

*LE PÉDOLOGUE-AMBULANCIER*

*ET*

*LA FEMME À DEMI-ACCOUCHÉE*

*Bernard DENIS*

*Les événements de ce récit se déroulent dans la même région que celle qui sert de cadre aux exploits de l'élève de « l'homme-Caïman du Niari ».*

*Nous sommes dans la Bouenza, en juillet 1969, lors d'une tournée de trois mois qui nous a conduits des plateaux où se situe Mouyondzi, sous préfecture de cette région, jusqu'à la frontière avec le Zaïre, à quelque 130 km de là.*

*C'est la saison sèche, période propice pour les prospections du fait de l'absence de pluies (ou presque... selon les moyennes de la météo) mais aussi période de brouillards matinaux et de nuits très fraîches.*

*De façon à se situer facilement sur les cartes et photos aériennes de la région, le départ est moins matinal qu'en saison des pluies et se situe vers 7 heures 30 environ.*

*Ce jour-là, à peine avions-nous quitté notre campement, situé près de la sortie du village de Mayalama (à quelques km de Mouyondzi), sur un plateau nous offrant une vue très favorable sur la vaste plaine du NIARI (avec route et chemin de fer dit du « Congo-Océan »), qu'un homme d'une trentaine d'années surgit d'entre les dernières cases du village et nous fait de grands signes. Les véhicules qui transitent par cette route sont peu nombreux ; leur passage coïncide avec les horaires des quatre trains de voyageurs de l'époque à la gare de Le Briz (actuellement Bouenza), située à quelque 45 km de là.*

*Nous nous arrêtons et apprenons que sa femme a accouché tard la veille au soir. Il nous demande de bien vouloir emmener la mère et l'enfant au dispensaire de Mouyondzi pour les soins et les formalités administratives.*

*Notre véhicule est une Land-Rover des premières générations avec un confort réduit mais il vaut mieux supporter les cahots des 6 kilomètres plutôt que d'y aller à pied. En effet, à moins d'un problème grave, la « matrone » (sage femme africaine) ne se déplace pas pour la simple raison...qu'elle n'a aucun moyen de locomotion. Notons qu'il y a une absence totale de médecin en dehors de celui en fonction à Madingou, chef lieu administratif de la région.*

*Je lui dis que nous l'attendons avec mère et nouveau-né et que nous ferons le détour par le dispensaire pour les déposer, ainsi que lui-même qui les accompagne. A ce moment-là, il me demande de l'accompagner à sa « case » et, tout en cheminant le long des quatre cents mètres qui nous séparent de cette dernière, il commence à me raconter une histoire qui me paraît tellement invraisemblable que j'ai peine à y croire : elle concerne sa femme qui, en fait, aurait des jumeaux - dont seulement un serait sorti du ventre de la mère - et qu'il faudrait que la matrone aide à la naissance du second qui ne peut pas sortir seul...*

*Devant mon étonnement - alors que j'essaye d'imaginer la scène - je demande à notre chauffeur de lui faire répéter l'histoire en Bembé (sa langue maternelle) et de me décrire au mieux la situation. La réalité était très éloignée de ce que j'envisageais et de ce dont je pouvais me rendre compte en observant la scène de l'entrée de sa case. Avant de me permettre de me présenter à l'entrée, on m'avait fait attendre quelques minutes (peut-être pour arranger l'intérieur de la case mais plus vraisemblablement pour que la maman soit bien installée dans son lit).*

*Dans un des coins de la case se trouvait le lit de brousse « classique », fabriqué par l'intéressé ou un artisan du village, composé d'une armature fabriquée avec des troncs de petits arbres bien préparés et liés entre eux par des lianes. Dessus était posé un matelas bourré d'herbes sèches. Sur ce matelas avait été étalée une couverture sur laquelle était étendue la maman. Elle tenait son nouveau-né dans les bras. Les deux personnes étaient recouvertes d'une seconde couverture.*

*Je demandai des nouvelles de la maman et du bébé que je voyais. Puis je m'enquerrai du second. Et c'est là que je découvris une situation que, comme bon Européen habitué à une hygiène minimum et bien qu'étant en Afrique depuis 6 ans, je n'avais pas envisagée. Je me rendais compte aussi de la volonté de vivre d'un être humain et de sa capacité à résister à des situations extrêmes.*

*Le premier bébé que tenait la mère était encore relié à son cordon ombilical depuis... la veille au soir, soit près de 9 heures de temps. Il semblait d'ailleurs très bien se porter et commençait à téter un des seins de sa mère. Quant au second... Il était tout simplement encore dans l'utérus et attendait qu'on veuille bien venir le sortir d'une situation inconfortable. Personne, au village, n'avait été capable d'aider à l'accouchement dans la nuit et personne n'avait eu l'idée de se rendre au dispensaire pour avertir la matrone de service tôt le matin.*

*En y réfléchissant a posteriori, cela n'aurait servi à rien car le dispensaire n'avait pas de véhicule (et pour cause, vu les budgets alloués pour les médicaments en brousse). Il aurait fallu aller réveiller les pères de la mission ou le commerçant du coin à condition que leurs véhicules soient en état de marche. Alors autant attendre mon passage et me demander d'emmener tout le monde directement.*

*Mais, au fait, ce second enfant était-il encore vivant après ces 9 heures à attendre pour sortir de son milieu aquatique et gagner un monde aérien dans lequel il allait devoir vivre... ou survivre... ??*

*Il me fallut beaucoup moins de temps pour écrire ces quelques paragraphes que pour réagir. Je demandais au père - et surtout aux autres femmes venues « aider » la future maman - de rester au village. Je retournais à la voiture avec le chauffeur et nous avons fait nos 6 km à une vitesse que réprimeraient nos policiers français sur de telles pistes. Trouver la matrone, lui expliquer la situation, lui laisser le temps de rassembler son matériel, fût l'affaire d'une quinzaine de minutes. Le trajet du retour se fit à la même allure et je laissais la matrone agir.*

*Trois quarts d'heure après, je la vis revenir toute souriante accompagnée du père et de la mère - à peine soutenue par une des voisines - et des deux enfants bien vivants. Entre temps, j'étais allé chercher un lit « rami » (armature de bois sur laquelle était tendue une toile) que j'avais installé à l'arrière de la Land-Rover. Nous avons rabattu le hayon arrière et attaché le lit aux montants de la voiture par des cordes de façon à lui éviter de se « promener » entre les deux bords du véhicule.*

*On installa la maman sur le lit avec deux ou trois couvertures. Les enfants étaient tenus par le père et une voisine, assis de part et d'autre du lit au milieu de plusieurs paniers et paquets enveloppés de pagnes noués sur le dessus. Ils contenaient probablement un peu de linge, des ustensiles de cuisine et quelques vêtements pour le bébé. Il faut dire que les malades sont nourris par les familles dans les dispensaires de brousse..., et aussi dans les quartiers des grandes villes.*

*Et nous voilà repartis, avec la matrone, pour le dispensaire, à une allure plus compatible avec la nature des passagers et l'état de la route. Tout le monde se retrouva installé correctement dans une pièce du dispensaire et je repartis pour une journée de travail écourtée, essayant d'imaginer ce qui serait arrivé si mon travail ne m'avait pas amené dans ce village à ce moment-là. Qui aurait survécu ? Probablement le premier né, sûrement pas le deuxième, et probablement pas la maman car il aurait fallu des soins intensifs pour éviter une infection grave.*

*Quelques jours plus tard, repassant devant ce groupe de cases, j'eus la surprise de voir une femme me faire de grands signes de la main. Vous avez bien sûr deviné qu'il s'agissait de notre récente accouchée qui portait un des enfants dans le dos et qui s'appêtait à se rendre aux champs de culture situés probablement dans un des bas-fonds entre les collines à quelque 200 mètres plus bas et à 5 ou 6 km de distance... Je savais que la nature humaine était résistante... mais il me semblait qu'il y avait des limites...*

*C'est un exemple, parmi tant d'autres, de l'aide que les Orstomiens, tout au long de leurs innombrables jours de brousse, apportent aux villageois qu'il côtoient. Bien sûr cela ne peut être comptabilisé dans un rapport de tournée... ou apprécié par une commission scientifique...*

*Cela restera comme un bon souvenir personnel et comme un « acte de partenariat », au même titre que l'accueil d'un chercheur dans un laboratoire.*